

ISSN 0850-1254

UNIVERSITÉ CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR

**Annales de la Faculté des  
Lettres et Sciences Humaines**

---

# ÉTHOS

ÉTUDES DE L'HOMME ET DE LA SOCIÉTÉ

---



**NOUVELLE SÉRIE  
N° 54/B 2024**

FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

*Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines*  
*Études de l'Homme et de la Société (ÉTHOS)*

**PRÉSIDENT** : Alioune Badara KANDJI, Doyen de la Faculté

**DIRECTEURS** : Mariama GUEYE et Alioune Badara DIANÉ

**SECRÉTAIRE DE RÉDACTION** : Moussa SAGNA

**COMITÉ SCIENTIFIQUE**

Chérif Daha BA (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

Idrissa BA (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

Ansouman BAMBA (Université Alassane Ouattara de Bouaké)

Malick DIAGNE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

Armand Josué DJAH (Université Alassane Ouattara de Bouaké)

Omar GUEYE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

Lamine NDIAYE (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

Moustapha SALL (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

Mamadou Bouna TIMERA (Université Cheikh Anta Diop de Dakar)

---

Les *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines* ont pour fonction essentielle de refléter la diversité et le dynamisme de la Faculté en permettant aux membres du corps enseignant de faire connaître les résultats de leurs recherches. Elles peuvent aussi accueillir des contributions de collaborateurs extérieurs.

Les manuscrits doivent être soumis en trois exemplaires accompagnés d'un résumé (de 15 lignes au maximum) en français et en anglais. Il faut également joindre aux textes une version électronique saisie sur P.C. (format RTF). Les manuscrits refusés ne sont pas renvoyés aux auteurs.

*Annales de la Faculté  
des Lettres et Sciences Humaines*  
**Université Cheikh Anta Diop de Dakar**



DAKAR  
PRESSES UNIVERSITAIRES DE DAKAR

**TABLE DES MATIÈRES**

**HISTOIRE**

Ambroise Djéré MENDY

L'apostolat de la presse au Sénégal colonial ou le prêche missionnaire dans les journaux paroissiaux. Exemple de la *vie paroissiale de Dakar* (1928-1929) et de *Sainte Anne. Bulletin paroissial de Thiès* (1958-1959).....5

Mouhamadou Moustapha SOW

Sociohistoire des premiers conseils de gouvernement : des structures d'intermédiation peu connues dans le maintien de la présence française en AOF (1957-1960).....19

Moussa Aleyri Salam SY

La philosophie, socle de gouvernance sous les Antonins : l'exemple d'Hadrien et de Marc-Aurèle.....45

Mahamadou ZONGO

« Le réservoir ». Aux origines coloniales des migrations contemporaines burkinabè (1912 – 1960).....69

**PHILOSOPHIE**

Boubé NAMAIWA, Ibrahim Samba Mody DIA

La place de la psychologie dans la querelle du psychologisme : de Kant à Husserl.....93

**PSYCHOLOGIE**

Papa Oumar BARRY, Oumar BARRY

Les déterminants psychosociaux de la vulnérabilité chez les adolescents de parents divorcés à Guédiawaye (Dakar/Sénégal).....111

Mamadou Mbodj NDAO

Identité des enfants de couples mixtes : la posture des parents et les stratégies identitaires des adolescents.....135

**SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION**

Jacques Emmanuel DALÉ, Tianet Yannick Emmanuel GOH et Kouassi Martin ADJOURMANI

Suzy dans « *Maquisards* » : du personnage de série télévisée à l'exaltation de la représentation féminine contemporaine en Côte d'Ivoire.....153

**SOCIOLOGIE**

Alpha Amadou Bano BARRY

La question ethnique : une lecture plurielle.....163

Anta Betty KANTEYE

Les médias sociaux à Rufisque est, des espaces de marchés virtuels.....181

Saliou NGOM

La place de Touba et du mouridisme dans la reconstruction des imaginaires de la nation au Sénégal.....195

## LA PLACE DE LA PSYCHOLOGIE DANS LA QUERELLE DU PSYCHOLOGISME : DE KANT À HUSSERL

Boubé NAMAIWA\*

Ibrahim Samba Mody DIA\*\*

**Résumé :** Dans cet article nous examinons l'évolution du débat sur le psychologisme, de Kant à Husserl, en nous concentrant sur le rôle de la psychologie et la place qui lui a été accordée par les différents protagonistes. Nous tentons de retracer les origines kantienne de la distinction entre psychologie empirique et logique transcendantale, tout en montrant comment, à partir de cette distinction, ses successeurs ont pris position. Aussi, à partir d'une analyse de la montée du psychologisme au XIX<sup>ème</sup> siècle, notamment à travers les travaux de penseurs comme Fries, Herbart et Beneke. Aussi, l'article examine la réaction antipsychologiste, en particulier les critiques de Frege contre la réduction de la logique à la psychologie ainsi que la position nuancée de Husserl, qui rejette le psychologisme tout en reconnaissant l'importance de la psychologie comme science. À travers une discussion des implications de ce débat pour la philosophie des mathématiques et des sciences en général, nous explorons comment la querelle du psychologisme a influencé le développement de la théorie de la connaissance.

**Mots-clefs :** Psychologisme - Anti-psychologisme – Logicisme – Logique – Mathématique - Psychologie.

**Abstract:** *In this article, we examine the evolution of the debate on psychologism, from Kant to Husserl, focusing on the role of psychology and the place accorded to it by various protagonists. We attempt to trace the Kantian origins of the distinction between empirical psychology and transcendental logic, while demonstrating how, based on this distinction, his successors took their positions. Furthermore, we analyze the rise of psychologism in the 19th century, particularly through the works of thinkers such as Fries, Herbart, and Beneke.*

*Additionally, the article examines the anti-psychologistic reaction, especially Frege's critiques against the reduction of logic to psychology, as well as Husserl's nuanced position, which rejects psychologism while recognizing the importance of psychology as a science. Through a discussion of the implications of this debate for the philosophy of mathematics and science in general, we explore how the psychologism controversy influenced the development of the theory of knowledge.*

**Keywords :** *Psychologism - Anti-psychologism – Logicism - Mathematical logic - Psychology.*

---

\* Université Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal).

\*\* Université Cheikh Anta Diop de Dakar.

## INTRODUCTION

La psychologie peut être définie comme la science qui étudie les comportements, les processus mentaux et les interactions entre l'individu et son environnement. Elle cherche à comprendre le fonctionnement des pensées, des sentiments, des interactions et des facteurs qui influencent le développement humain et son bien-être. D'après le dictionnaire d'André Lalande (1999, p. 853), « [...] ce nom de psychologie réunit plusieurs études différentes qui doivent être définies séparément. ». En ce sens, on peut tantôt voir la psychologie comme une science qui étudie les comportements des êtres vivants, tantôt comme une science qui étudie les faits (idées, émotions, affections, actions). C'est donc une discipline complexe avec plusieurs ramifications selon les domaines étudiés.

Le psychologisme quant à lui se présente comme une doctrine, un courant de pensée promu par des savants (philosophes, mathématiciens, logiciens, etc.), ayant pour but de fonder l'ensemble du savoir humain sur les résultats tirés des expérimentations psychologiques. En termes plus clairs, le psychologisme serait une instrumentalisation de la psychologie au profit d'une vision du monde.

Comment en est-on arrivé là ? Comment des savants de disciplines différentes ont-ils pu nourrir tant d'espoirs en la psychologie jusqu'à vouloir faire d'elle la reine des sciences ? Ce qu'on sait déjà c'est qu'historiquement, cette doctrine a été très vite combattue, donnant lieu à l'un des débats les plus remarquables de l'histoire de la pensée : la querelle du psychologisme. Celle-ci est un débat philosophique et logique majeur qui a marqué l'Allemagne à la fin du 19<sup>ème</sup> et au début du 20<sup>ème</sup> siècle. Ce débat opposant les partisans du psychologisme, qui soutiennent que la logique et tout le savoir humain reposent sur des processus psychologiques, aux partisans de l'antipsychologisme, qui affirment que les lois logiques sont indépendantes de l'esprit humain, a façonné le paysage philosophique de l'époque. Arnaud Delvalque et Maria Gyemant, dans leur ouvrage collectif (2015, p. 7), soulignent que ce débat a eu une influence majeure, bien plus que d'autres querelles contemporaines comme celle du matérialisme ou de l'agnosticisme d'Emil Du Bois-Reymond.

La question centrale qui motive notre réflexion est de savoir quelle a été l'attitude des principaux protagonistes de ce débat, face à la psychologie : en rejetant le psychologisme, les anti-psychologistes ont-ils en même temps prôné le rejet de la psychologie ? Autrement dit, peut-on être anti-psychologiste sans être contre la psychologie ? Et, en promouvant le psychologisme, les psychologues ont-ils tenu compte de la particularité de la psychologie par rapport aux autres disciplines ? Nous analyserons, tout au long de notre réflexion, la place et le rôle accordé à la psychologie dans cette querelle du psychologisme en particulier.

## **I. De Kant aux premiers psychologues**

### **I. 1. L'ambiguïté de la position kantienne**

C'est en se basant sur les travaux de Wolf que le philosophe de Königsberg a entamé sa réflexion à propos de la psychologie. En effet, dans une continuité aristotélicienne, Wolf a distingué la psychologie rationnelle (ou philosophique) de la psychologie empirique. « Pour lui, nous précise Serge Nicolas, la psychologie est la partie de la philosophie qui traite de l'âme humaine, qui en définit l'essence et qui rend raison de ses opérations. » (2001, p. 9). Ainsi, elle se divise en deux parties : « la psychologie empirique [qui] tire de l'expérience les principes par lesquels elle explique ce qui se passe dans l'âme, et la psychologie rationnelle, qui tire de ces principes d'expériences une définition de l'âme, déduit ensuite les diverses facultés et opérations qui conviennent à l'âme » (S. Nicolas, 2001, p. 9).

Cependant, il semblerait que ces deux approches soient irréconciliables puisqu'elles donnent lieu à deux conceptions antagonistes de l'âme qui s'inscrivent dans les deux grands courants qui s'affrontaient à l'époque : le rationalisme et l'empirisme. Kant étant celui qui a tenté une synthèse entre ces deux courants, il est aussi celui dont la réflexion influença le plus le développement de la psychologie en tant que Science. Paradoxalement, tout son raisonnement consistait à démontrer l'impossibilité de la scientificité de la psychologie. Pour lui, « le sujet pensant est l'objet de la psychologie ; l'ensemble regroupant tous les phénomènes (le monde), l'objet de la cosmologie ; et la chose qui contient la condition suprême de possibilité de tout ce qui peut être pensé (l'être de tous les êtres), l'objet de la théologie. » (E. Kant, 2006, p. 354). Partant de cela, il va établir l'impossibilité d'une psychologie transcendantale qui n'est rien d'autre que la psychologie rationnelle telle que définie par Wolff et le fait que la psychologie empirique, elle aussi, ne peut prétendre au statut de science.

Pour comprendre cette conception kantienne, il faut examiner sa philosophie transcendantale et la place qu'y occupe la psychologie. En s'engageant sur la voie de la philosophie, son but était de déterminer « la source du savoir humain, l'étendue de l'usage possible et utile de tout savoir, et enfin les limites de la raison. » (E. Kant, 1966, p. 25). Aussi, il établit les trois principes fondamentaux de sa philosophie : 1) le sujet possède des catégories a priori conditionnant sa connaissance ; 2) les objets se règlent sur les facultés du sujet ; 3) nous percevons les objets à travers nos catégories a priori.

À partir de cela, il établit une distinction entre « phénomène » et « chose en soi ». Pour lui, nos facultés de connaissance (sensibilité et entendement) ont des catégories *a priori* qui en constituent la forme. Ainsi, nous ne connaissons jamais l'objet en soi (tel qu'il est réellement), mais tel que nos facultés nous permettent de le percevoir. Cette critique de notre pouvoir de connaissance, qu'il a appelé rationalisme critique, s'intéresse à « notre mode de connaissance des objets, en tant que celui-ci doit être possible a priori. » (E. Kant, 2006, p. 110). Elle rompt avec la conception aristotélicienne en plaçant le sujet au centre de la connaissance. Concrètement, le philosophe des Lumières attribue certaines catégories (quantité, qualité, relation, modalité, espace, temps) au sujet, tandis que d'autres (substance, position, possession, action, passion) restent propres à l'être. Les catégories du sujet sont *pures a priori* et conditionnent toute expérience et connaissance.

Et, pour mener une étude approfondie de ces catégories, la philosophie transcendantale sera divisée en deux théories : l'esthétique transcendantale, « science de tous les principes de la sensibilité », et la logique transcendantale, qui « contient les principes de la pensée pure ». Ces théories examinent respectivement comment la sensibilité reçoit les objets à travers l'espace et le temps, et comment l'entendement produit des concepts indépendamment de l'expérience. Jusqu'ici, on voit bien que cette étude des facultés humaines se fait sans aucune aide de la psychologie car, c'est bien à la logique transcendantale que Kant assigne l'étude des principes a priori de l'entendement, de l'esprit humain, au détriment même de la psychologie transcendantale (ou rationnelle). La raison de ce choix est simple : la psychologie rationnelle est une illusion et elle ne peut exister en tant que science. Pour quelles raisons ? Premièrement, en tant qu'étude a priori de l'âme, la psychologie rationnelle ne se base sur rien d'autre que le concept « d'être pensant ». Le postulat de départ de cette psychologie rationnelle est le cogito, le « je pense » cartésien qui conçoit l'unité du « Moi ». Or, à partir

d'un tel fondement, tout raisonnement qui serait édifié ne pourrait être qu'un paralogisme de la raison pure<sup>1</sup>.

L'autre raison réside dans le fait que même si la psychologie rationnelle s'établit en tant que science, il s'en suivrait qu'elle ne peut pas être « pure » mais qu'elle doit nécessairement faire recours à l'expérience sensible. Par conséquent, elle ne serait plus vraiment une psychologie rationnelle mais plutôt une psychologie empirique. On peut avoir plus de précisions à travers ce passage :

« S'il y avait, au fondement de notre connaissance rationnelle pure des êtres pensants en général, davantage que le cogito, si nous nous y aidions des observations que nous faisons sur le jeu de nos pensées et des lois naturelles propres au sujet pensant susceptibles d'en être tirées, il en résulterait une psychologie empirique, qui serait une sorte de physiologie du sens interne et pourrait servir peut-être à en expliquer les phénomènes, mais jamais à en révéler des propriétés n'appartenant aucunement à l'expérience possible (comme celle de la simplicité), ni à apporter quelque enseignement apodictique concernant la nature des êtres pensants en général ; il ne s'agirait donc pas d'une psychologie rationnelle. » (E. Kant, 2006, p. 363-364).

On comprend donc qu'il considère qu'une psychologie ne peut être qu'empirique, et non rationnelle. Cependant, même cette psychologie empirique ne peut prétendre au statut de science, puisque n'étant qu'une « physiologie du sens interne ». Et dans sa perspective, la simple description ne suffit pas à faire science ; il faudrait saisir les principes sous-jacents aux phénomènes observés. Il s'interroge en ces termes : « quel lieu demeure donc pour la psychologie empirique, qui a depuis toujours revendiqué sa place dans la métaphysique [...] ? » et sa réponse est claire : « Je réponds : elle vient là où doit être placée la doctrine de la nature proprement dite (empirique), c'est-à-dire du côté de la philosophie appliquée [...] » (E. Kant, 2006, p. 683-684). C'est son caractère descriptif qui le pousse à rattacher la psychologie empirique à la « philosophie appliquée » plutôt qu'à la métaphysique.

---

<sup>1</sup> Pour E. Kant : « tout débat sur la nature de notre être pensant et sur celle de la liaison qu'il entretient avec le monde des corps résulte-t-il purement et simplement du fait qu'en vue de faire disparaître ce que l'on ne sait pas on comble les lacunes par des paralogismes de la raison en transformant ses pensées en choses et en les hypostasiant ; d'où naît une science imaginaire, aussi bien du côté de celui qui affirme que de celui qui nie, puisque chacun, ou bien croit savoir quelque chose d'objets dont nul être humain ne conçoit la moindre notion, ou bien transforme ses propres représentations en objets et tourne ainsi en rond dans un cercle éternel d'équivoques et de contradictions », *Critique de la raison pure*, 2006, p. 391.

Dans ses autres écrits, il avance deux arguments supplémentaires contre la possibilité d'une psychologie scientifique. Il fait une distinction entre les objets des sens externes (phénomènes perçus par nos cinq sens) de ceux du sens interne (opérations de l'esprit). Cette division engendre deux types de sciences de la nature : historiques et transcendantales. Et c'est du côté des sciences historiques qu'il classe la psychologie, arguant que son objet (le sujet pensant, l'âme, le « je ») n'est pas mathématisable. Car, pour lui, l'absence d'étendue des objets du sens interne les rend insaisissables par le calcul. Ainsi, ce sont des obstacles majeurs à l'établissement d'une psychologie scientifique qu'il met en évidence, remettant en question la place de cette discipline dans le champ des sciences et de la métaphysique. De plus, le seul moyen par lequel on pourrait accéder à ces objets du sens interne serait l'observation. Cela reviendrait donc à s'observer soi-même. Ce serait une sorte d'auto-observation. Mais, Kant doute que cela se fasse en toute objectivité puisque, selon lui, dès l'instant qu'un sujet s'observe lui-même, il modifie alors son état intérieur en essayant d'être à la fois l'observateur et l'observé. C'est cette difficulté à pouvoir s'observer en toute objectivité qui constitue le second argument qu'il brandit contre la psychologie, dans son ouvrage *Anthropologie du point de vue pragmatique*. Voici ce qu'il écrit : « [...] se surveiller, comme si les actes [du pouvoir de représentation] venaient à l'esprit d'eux-mêmes, sans être appelés [...] c'est pervertir l'ordre naturel de la faculté de connaître » (E. Kant, 1970, p. 22).

Pour lui, une telle démarche est « déjà une maladie de l'esprit (jeu de fantasmes) ou du moins y conduit et met sur le chemin de la maison des fous. » (E. Kant, 1970, p. 22). Serge Nicolas, Anne Marchal et Frédéric Isel résument les arguments avancés par Kant contre la scientificité de la psychologie à travers cette citation :

Le sujet qui pense ne peut être en même temps objet d'expérimentation ; bien que, par abstraction, nous les considérons comme séparés, les phénomènes psychiques forment, en réalité, un tout uni dont les parties ne peuvent se séparer et se combiner [ils ne sont donc pas mathématisables] ; l'expérience en elle-même modifie déjà et altère l'état de l'objet observé [ce qui nous ramène au point a)] (2000, p. 57).

Toutefois, Kant lui-même introduit des nuances, qui vont être exploitées par ses successeurs, comme des brèches afin de conduire la psychologie empirique sur le trône de la connaissance. Dans la Critique de la raison pure, par exemple, on peut lire ceci : « Cependant, force sera de continuer, selon l'usage scolaire, à lui accorder là tout de même encore une petite place (bien que ce soit seulement à titre d'épisode) » (E. Kant, 2006, p. 684). La raison de cette indulgence se trouve dans le fait

qu'elle n'est pas encore assez riche pour constituer à elle seule une étude et qu'elle est pourtant trop importante pour que l'on puisse l'expulser entièrement ou la rattacher à autre chose avec quoi elle rencontrerait encore moins d'affinité qu'avec la métaphysique. » Il ajoute : « Elle n'est donc qu'une étrangère admise depuis bien longtemps, à laquelle on accorde un séjour temporaire, jusqu'à ce qu'elle puisse transporter son domicile propre dans une anthropologie détaillée (qui constituerait le pendant de la théorie empirique de la nature) (E. Kant, 2006, p. 684).

À travers ces lignes on peut sentir l'intérêt et l'espoir que Kant porte à la psychologie empirique. En effet, malgré tout ce qu'il a pu dire d'elle (son détachement de la métaphysique, son impossibilité d'être une science et sa limitation à la description des phénomènes de l'esprit perçus extérieurement), il ne la rejette pas pour autant, mais lui donne la possibilité d'exister comme domaine d'étude. Même si c'est une « petite place », cela semble significatif. De plus, son importance est grande malgré le fait qu'elle ne soit pas assez riche pour être autonome. De quelle richesse parle-t-il dans ce contexte ? Ce passage peut bien être interprété comme un espoir pour Kant de voir un jour la psychologie trouver la voie sûre de la science comme la physique et les mathématiques avant elle. Cette interprétation sera d'ailleurs confirmée par les futurs développements de cette discipline et les auteurs qui en seront les acteurs. Enfin, la dernière partie de la citation confirme bien cet espoir de Kant sur une possible évolution de la psychologie empirique jusqu'à son autonomie. Considérée au départ comme une étrangère à qui on accorde un séjour temporaire, la psychologie empirique obtiendra la citoyenneté dans le royaume de la connaissance et finira même par en devenir la reine. Ainsi, elle n'ira pas établir son domicile ailleurs (« dans une anthropologie détaillée »), mais c'est bien au sein de la philosophie qu'elle va s'enraciner et progresser jusqu'à l'évincer du trône de la connaissance

## **I. 2. Les progrès de la psychologie et l'avènement du psychologisme**

Toute cette attention kantienne portée sur la psychologie a fait que le concept va se vulgariser dans le milieu académique. Ainsi, ils seront de plus en plus nombreux à porter de l'intérêt à cette discipline. Et beaucoup, contre l'avis de celui qui est considéré comme le plus grand philosophe du XVIII<sup>ème</sup> siècle, vont considérer la psychologie comme une science incontournable. C'est à croire qu'en voulant démontrer l'impossibilité de la psychologie en tant que science, Kant a déblayé le terrain pour une meilleure compréhension des conditions de possibilité de la psychologie en tant que science.

Dans le sillage de la philosophie kantienne, deux courants de pensée majeurs se sont développés : l'idéalisme allemand, bien connu et, une interprétation empiriste moins célèbre mais tout aussi significative. Cette dernière, qualifiée d'« anthropologique » par Kuno Fischer, s'est construite en opposition à l'interprétation idéaliste, jugée « métaphysique ». Les tenants de cette approche empiriste, notamment Jakob Friedrich Fries, Johann Friedrich Herbart et Friedrich Eduard Beneke, ont reproché à Kant d'avoir négligé les fondements psychologiques de sa philosophie transcendantale, tombant ainsi dans ce que Fries a nommé le « préjugé transcendantal ». Dans sa *Nouvelle Critique de la raison pure* (1807), il conteste l'assimilation kantienne du transcendantal à l'a priori. Pour lui, Kant, victime de ce préjugé, n'a pas exploré la possibilité d'une fondation empirique des connaissances transcendantales. Il introduit donc une distinction cruciale entre l'objet de la critique (les énoncés synthétiques a priori) et son contenu (la connaissance des connaissances a priori). Cette distinction lui permet de proposer une transformation de la déduction transcendantale kantienne en une déduction psychologique, ouvrant ainsi la voie à une approche plus empirique de la philosophie critique.

Friedrich Eduard Beneke, pour sa part, identifie trois erreurs fondamentales dans la pensée kantienne.

1. L'incapacité d'expliquer l'origine des conditions subjectives de la connaissance, Kant se contentant de les identifier sans expliciter leur genèse.

2. La fondation de l'objectivité sur des principes purement subjectifs, ce qui pose le problème de l'accord intersubjectif sur la connaissance.

3. L'usage excessif de métaphores au détriment d'une approche véritablement scientifique. Face à ces lacunes, Beneke préconise de remplacer la métaphysique par la psychologie comme philosophie première, étendant même l'influence de cette dernière à tous les domaines de la vie humaine et du savoir.

Johann Friedrich Herbart va encore plus loin en tentant de mathématiser les objets du sens interne, contredisant ainsi directement la position kantienne sur l'impossibilité d'appliquer les mathématiques aux phénomènes internes. Herbart combine audacieusement les données métaphysiques et empiriques, leur donnant un fondement mathématique. Il considère les représentations en psychologie comme analogues aux corps en physique, proposant que la loi d'association des idées joue pour les représentations un rôle similaire à celui de la loi de l'attraction gravitationnelle pour les corps. Cette approche ouvre la voie à une étude scientifique de l'esprit, posant les jalons d'une psychologie mathématique et déductive.

Cependant, cette interprétation empiriste et psychologisante de Kant, qualifiée péjorativement de "psychologisme" par ses détracteurs, n'a pas connu le même succès que l'idéalisme allemand dominant. L'opposition farouche des philosophes idéalistes, notamment les hégéliens, au développement d'une psychologie expérimentale et mathématique a considérablement freiné l'essor de cette nouvelle approche en Allemagne. Cette résistance a accentué le fossé entre l'école philosophique idéaliste et les représentants de la nouvelle psychologie.

Néanmoins, les travaux de Fries, Beneke et Herbart ont eu un impact significatif en mettant en évidence l'importance d'étudier l'Homme à partir des faits concrets de son monde intérieur. Leurs efforts ont contribué à élever la psychologie au rang de science et à placer la psyché humaine au fondement de toute connaissance. Ils ont ainsi ouvert la voie à une compréhension plus approfondie de la mécanique de l'esprit et à la possibilité d'une étude scientifique de celui-ci. Et, les travaux scientifiques portant sur l'esprit humain ne vont pas tarder à commencer et à produire des résultats probants. Depuis Herbart qui a démontré la possibilité de mathématisation des phénomènes mentaux, plusieurs autres auteurs se sont lancés dans cette voie.

Par exemple, dans le domaine de la chronométrie mentale Helmholtz, en 1850, détermina la vitesse des influx nerveux en expérimentant sur des grenouilles. En 1861, Hirsch détermina avec précision et par des méthodes appropriées à l'Homme, le temps qui s'écoule entre la réception d'un stimulus et la réponse de l'organisme. Autrement dit, il a déterminé le temps de réaction. Enfin, Donders, en 1865, mena des expériences qui lui permirent de mesurer la durée d'une opération intellectuelle : son but affiché était de déterminer la vitesse de la pensée (S. Nicolas, 2001, p. 27-31). Dans la même lancée, plusieurs autres expériences ont été menées dans différents domaines de la psychologie. Mais, ce qui va vraiment asseoir l'autorité de cette discipline et la consacrer sur le trône de la connaissance c'est son institutionnalisation à travers la création de laboratoires reconnus par les États et l'octroi de chaire universitaire à des psychologues célèbres. :

- À Leipzig, en 1879, est créé le premier laboratoire de psychologie expérimentale par Wundt. Serge Nicolas écrit à ce propos que ce fût « probablement la réalisation la plus importante de ces années » puisque ce laboratoire était « le premier dans le monde à être consacré à l'étude expérimentale de la psychologie. » (S. Nicolas, 2001, p. 40-41). Il aura fallu attendre seulement deux ans pour que le laboratoire soit reconnu officiellement par les instances universitaires et reçoive des financements. Dans cet institut, Wundt forme plusieurs centaines d'étudiants de toutes les

nationalités. C'est durant la même année de la reconnaissance de son institut par les instances universitaires (1881) que « Wundt lance la revue *Études philosophiques* (*Philosophische studien*), qui publie de nombreux résultats obtenus lors de recherches menées dans le laboratoire de Leipzig, ainsi qu'un grand nombre de textes de Wundt lui-même sur des questions typiquement philosophiques. » (L. Freuler, 1997, p. 26-27).

Ce fût aussi la première revue du genre qui se proposait de traiter des questions philosophiques à la lumière des expérimentations psychologiques. Dans ce sens on peut dire que Serge Nicolas a raison d'écrire que le titre de cette revue « paraît surprenant mais il doit être perçu comme une sorte de déclaration de guerre contre la philosophie et la physiologie traditionnelles. » (S. Nicolas, 2001, p. 41).

- En 1890, la *Revue de psychologie et de physiologie des organes sensoriels* est fondée par Ebbinghaus qui, 4 ans auparavant, avait lui aussi fondé son institut de psychologie à Berlin.

- Plusieurs psychologues sont nommés à des chaires de philosophie au détriment de philosophes qualifiés. Notamment, le psychologue expérimental Erich Rudoklf Jaensch qui fût nommé, au détriment d'Ernst Cassirer, à la chaire anciennement détenue par Hermann Cohen, chef de file de l'école de Marbourg (hostile à la psychologie empirique).

Ainsi, on peut constater que c'est la voie ouverte par Fries, Herbart et Beneke qui se trouve validée et plébiscitée au détriment de celle tracée par Kant lui-même et de celle soutenue par Hegel et ses acolytes. C'est dans ce contexte que la querelle du psychologisme va prendre une plus grande ampleur en se déplaçant sur le champ universitaire avec l'implication de divers auteurs de tous les domaines. Mais, c'est surtout la prétention prêtée à la psychologie d'être le fondement de toutes les connaissances, y compris la logique et les mathématiques, qui fera réagir des spécialistes qui, jusque-là, semblaient ne pas être concernés par cette montée en puissance de la psychologie empirique : il s'agit des logiciens et des mathématiciens.

Autour de quoi s'est construite la « rhétorique » des opposants au psychologisme ? Quels sont leurs arguments ? Quelle est leur conception de la connaissance et quelle place accorde-t-il à la psychologie ? Telles sont les questions que nous exposerons dans la partie suivante.

## II. Frege et Husserl : anti-psychologues ou anti-psychologistes ?

### II. 1. La prudence frégréenne

Autant Frege a été ferme contre le psychologisme qu'il considérait comme une maladie du raisonnement, autant il ne s'est pas aventuré à se prononcer contre la psychologie car, estimant qu'elle est l'affaire des psychologues et qu'il est lui-même incompetent dans ce domaine. Ce qu'il faut comprendre c'est que sa position sur la psychologie est intrinsèquement liée à sa critique du psychologisme en logique et en mathématiques. Cette critique constitue un pilier fondamental de sa philosophie et a profondément influencé le développement de la logique moderne et de la philosophie analytique. Le logicien allemand ne s'est intéressé à ce débat sur le psychologisme que parce que les conceptions psychologiques du nombre commençaient à prendre du terrain en mathématiques et que cela créait une mésentente entre les mathématiciens. Ces derniers se rendent peu à peu compte que cette notion fondamentale à leur discipline ne fait pas l'unanimité quant à sa définition ni même son origine. Mais, au-delà de cette notion, c'est tout le vocabulaire mathématique qu'il faudrait revoir puisque :

Les expressions les plus usitées comme « fonction », « variable », « égal » sont expliquées tout à fait différemment par les auteurs, et ces écarts ne sont pas seulement d'une espèce sans importance, mais ils concernent la nature propre de la chose. Il arrive très souvent qu'avec le même mot, l'un nomme un signe, l'autre un contenu qu'il pose comme étant aussi la signification de ce signe (...) Mais ce n'est pas seulement chez différents auteurs que nous trouvons de tels écarts touchant les fondements les plus profonds. Il n'est pas rare, en effet, que le même auteur emploie un mot de manière contradictoire avec sa propre définition. » (G. Frege, 1994, p. 187)

Ce constat du désaccord entre mathématiciens et au sein même de leurs systèmes, lui fait conclure que « les mathématiques se trouvent actuellement dans un état peu satisfaisant, si on considère, non l'ampleur externe, mais la perfection et la clarté internes. » (G. Frege, 1994, p. 187). Pour reconstruire les mathématiques sur des bases solides, il se tourne alors vers la logique, considérant qu'elle seule est « (...) capable de fonder les mathématiques en explicitant les principes des mathématiques et les règles d'inférence qu'elles mettent en œuvre » (R. Digne Mbengue, 2004, p. 25).

Pour lui, « les mathématiques ont des liens plus étroits que toute autre science avec la logique », car « l'activité du mathématicien consiste presque entièrement à faire des inférences. » (G. Frege, 1994, p. 241). Il établit également un lien entre philosophie et mathématiques, notant que « la logique fait partie de la philosophie » (G. Frege, 1994, p. 241). C'est cela qui explique que pour la reconstruction des fondements des mathématiques, il doit d'abord

sauver la philosophie du discrédit qui la touche et, dans le même temps, sauver la logique. Pour cela, il critique la « méthode psychologique [qui] prévaut en philosophie et tend à s'introduire en logique » (G. Frege, 1999, p. 118), considérant cela comme un obstacle à la définition du nombre et à la fondation des mathématiques sur la logique. D'ailleurs il s'étonne « que la plus exacte des sciences [la mathématique] dût prendre appui sur la psychologie, qui tâtonne encore dans l'incertitude. » (G. Frege, 1999, p. 156). Il affirme que l'arithmétique n'est qu'une branche de la logique et que les propositions arithmétiques sont des lois logiques dérivées. Ainsi, son entreprise de définition du nombre vise à déterminer la nature exacte des lois mathématiques, en se débarrassant des erreurs provoquées par la méthode psychologique. Dans le même ouvrage, il écrit :

Le nombre n'est pas plus un objet de la psychologie ou un produit de processus psychiques que ne l'est, mettons, la mer du Nord. L'objectivité du Nord ne peut pas être une propriété de mes représentations, pas plus que l'objectivité de la mer du Nord ne peut consister dans le fait que j'aie une représentation d'elle (§ 26).

Cette analogie souligne l'objectivité que Frege attribue aux objets mathématiques, les plaçant hors du domaine de la psychologie.

Cependant, son objectif n'est pas de nier l'aspiration de la psychologie à devenir une science, mais de protéger la logique contre le psychologisme. Dans *Les Fondements de l'arithmétique* (1884), il énonce clairement son objectif : « Séparer nettement le psychologique du logique, le subjectif de l'objectif : tel est le but que je me suis fixé et que je crois avoir atteint » (G. Frege, 1969, p. 122) Cette déclaration programmatique révèle sa volonté de distinguer radicalement les processus mentaux subjectifs des vérités logiques objectives. Il développe ainsi cette idée tout au long de l'ouvrage, arguant que les lois de la logique et de l'arithmétique ne peuvent être fondées sur des faits psychologiques. Pour lui, les lois logiques prescrivent comment on doit penser correctement, tandis que les lois psychologiques décrivent comment on pense effectivement. Dans un de ses articles, il précise davantage le rôle qu'il attribue à la psychologie : « La tâche de la psychologie est d'étudier le contenu de la conscience dans sa genèse et ses relations causales. Elle n'a pas à se préoccuper de la vérité des jugements, mais seulement de leur être psychique » (G. Frege, 1971, p. 172). Cette citation montre qu'il ne nie pas l'importance de la psychologie en tant que science empirique. Il reconnaît sa légitimité pour étudier les processus mentaux, ainsi que leur rôle mais il insiste sur le fait qu'elle ne peut pas fonder la connaissance logique et mathématique. « La pensée, dit-il, en elle-même immatérielle, revêt l'enveloppe matérielle de la proposition et devient ainsi saisissable pour nous. Nous disons que la

proposition exprime une pensée » (G. Frege, 1971, p. 173). Cette reconnaissance du rôle de l'expression linguistique dans la saisie des pensées ouvre la voie à une étude psychologique du langage et de la cognition, tout en maintenant la distinction entre le contenu objectif de la pensée et son expression subjective.

D'un autre côté, la distinction qu'il établit entre « sens » (*Sinn*) et « référence » (*Bedeutung*) dans son article « Sens et dénotation » (1892) est cruciale pour comprendre sa conception de la relation entre psychologie et connaissance :

« La référence d'un nom propre, dit-il, est l'objet même que nous désignons par ce nom ; la représentation que nous y joignons est entièrement subjective ; entre les deux se situe le sens, qui n'est pas subjectif comme l'est la représentation, mais qui n'est pas non plus l'objet lui-même. » (G. Frege, 1971, p. 103).

Cette distinction tripartite entre référence, sens et représentation permet à Frege de séparer le contenu objectif d'une pensée (le sens) de sa représentation psychologique subjective. Le sens, selon lui, appartient à un troisième royaume distinct à la fois du monde physique et du monde mental subjectif. Ce « troisième royaume doit être reconnu. Ce qui lui appartient s'accorde avec les représentations en ce qu'il ne peut pas être perçu par les sens, mais avec les choses en ce qu'il n'a pas besoin d'un porteur pour être réel. » (G. Frege, 1971, p. 184). C'est le domaine des pensées objectives, qui ne sont ni des entités physiques ni des représentations mentales subjectives. C'est dans ce royaume qu'il situe les vérités logiques et mathématiques.

Même après la faillite de son projet logiciste, Frege a continué à défendre une séparation radicale entre la psychologie et les mathématiques. Arguant que ces dernières ont leur propre domaine de définition dans lequel l'approche psychologue n'a pas sa place. D'ailleurs, il insiste sur l'indépendance totale des mathématiques à l'égard de toutes les autres disciplines.

## **II. 2. Psychologie et théorie de la science chez Husserl**

Bien qu'étant considéré comme l'anti-psychologue le plus radical, la position husserlienne peut sembler ambiguë dans la mesure où sa critique s'attaque autant au psychologisme qu'aux arguments anti-psychologistes qui lui semblent avoir manqué le but véritable de cette querelle.

Dans son argumentation, il démontre qu'aucune science particulière ne possède une compréhension précise des lois qui fondent son existence et soutiennent ses actions et résultats. Pour mieux se faire comprendre, il établit une analogie avec le milieu artistique. Les artistes ont rarement, une connaissance

des principes fondamentaux qui inspirent leurs créations artistiques : de même, les scientifiques n'ont pas nécessairement accès au fonctionnement des fondements ultimes de leur science. Ce constat met en lumière une faiblesse souvent négligée de l'ensemble des sciences, y compris celles considérées comme les plus précises et servant de modèle : les mathématiques et la logique. Ces sciences, dit-il, « ne sont pas des théories claires et transparentes où la fonction de tous les concepts et de toutes les propositions serait pleinement compréhensible, toutes les présuppositions exactement analysées, et où l'ensemble serait hors d'atteinte de toute espèce de doute théorique » (E. Husserl, 1990 ; p. 11).

Pendant longtemps, en effet, la métaphysique a été considérée comme le fondement de toutes les sciences. Cependant, elle s'est révélée être un fondement solide mais insuffisant, ne prenant en compte que les sciences empiriques, celles qui ont affaire avec la réalité naturelle. Pour les sciences purement mathématiques, qui traitent des nombres, des multiplicités et autres choses de ce genre, il s'est avéré absurde de considérer la métaphysique comme leur fondement. La question s'est alors posée de savoir ce qui pourrait constituer le fondement des sciences non-empiriques (ou sciences formelles), qui servent souvent de modèle aux sciences empiriques. Répondre à cette question revient à identifier le fondement commun aux deux types de sciences. Cela ouvre la voie à une « seconde classe de recherches [en dehors des recherches métaphysiques], dont la mise en œuvre théorique constitue un postulat indispensable de notre effort vers la connaissance ; elles concernent toutes les sciences également parce que, pour parler brièvement, elles portent sur ce qui fait que les sciences en général soient des sciences. » (E. Husserl, 1990 ; p. 12).

Ces recherches, regroupées sous le nom de théorie de la science ou science de la science, ne peuvent aboutir à autre chose qu'une logique. Cela se justifie par le fait que la science fait référence au savoir qui, « au sens le plus strict, est l'évidence qu'un certain état de choses existe ou n'existe pas, par exemple que S est ou n'est pas P. » (E. Husserl, 1990 ; p. 12). L'auteur souligne alors que la science n'est pas une simple accumulation de savoirs, mais nécessite une unité théorique des divers savoirs d'un domaine déterminé. Il illustre ce point en affirmant qu'« un groupe de connaissances chimiques isolées ne justifierait certainement pas que l'on parle d'une science chimique » (E. Husserl, 1990 ; p. 15). Ce qu'il faut, c'est un « enchaînement systématique au sens théorique, et c'est en cela que résident la fondation du savoir ainsi que la connexion de l'ordre requis dans la succession des fondements. » (E. Husserl, 1990 ; p. 15).

À ce titre, il identifie trois caractéristiques essentielles de cette logique scientifique : des structures fixes, la nécessité d'un ordre dans le raisonnement, et l'applicabilité indépendamment du type de science. La première caractéristique souligne que les connaissances ne sont pas regroupées de manière arbitraire mais selon une rigueur stricte. La deuxième implique que les relations entre les diverses propositions obéissent à un ordre précis. Comme il l'écrit, « ce n'est pas l'arbitraire ni le hasard qui règnent dans l'enchaînement des fondations, mais la raison et l'ordre, ce qui veut dire : une loi faisant fonction de règle » (E. Husserl, 1990 ; p. 18). Enfin, la troisième caractéristique concerne l'universalité de ces lois logiques. Contrairement à ce qu'on pourrait penser initialement, ces lois ne sont pas liées à des domaines spécifiques de la connaissance. Il écrit à ce propos qu'« il n'y a pas de science où des lois ne seraient pas applicables à des cas particuliers, donc où n'apparaîtraient pas à maintes reprises des syllogismes de la forme qui nous sert d'exemple » (E. Husserl, 1990 ; p. 20). Cette universalité des lois logiques constitue un élément crucial de la théorie husserlienne de la science.

Pour lui, les mêmes lois logiques régissent toutes les sciences, de la physique à la mathématique. Il soutient que ces lois peuvent être généralisées au point de perdre « toute relation essentielle avec un domaine concrètement délimité de la connaissance. » (E. Husserl, 1990 ; p. 20). Cette universalité des lois logiques est fondamentale dans sa théorie. C'est donc à la logique pure, indépendante de toute science particulière, que revient la tâche de révéler l'essence des sciences. Husserl (1990 ; p. 23) précise : « Si cette indépendance n'était pas un fait, il y aurait seulement des logiques coordonnées les unes avec les autres et correspondant isolément à chacune des sciences, mais pas de logique générale ».

Cette logique pure est proposée comme alternative au psychologisme, tout en portant un regard critique sur l'antipsychologisme. En effet, il rejette l'idée que la logique soit purement normative : c'est cette conception qui, selon lui, a permis au psychologisme de s'enraciner davantage. Il critique ainsi les antipsychologues pour avoir ignoré la véritable nature de la logique et n'avoir rien fait pour l'élucider. Contrairement à la pensée dominante, Husserl ne considère pas que le rejet du psychologisme implique nécessairement le rejet de la psychologie. Il fait même une distinction claire entre psychologie et psychologisme, affirmant que « la critique du psychologisme vise ainsi simplement le faux rapport de fondation du logique dans le psychologique, qu'un certain psychologisme a essayé d'avancer, et non pas l'exclusion de tout rapport » (M. Gyemant, 2015, p. 163). Être antipsychologue ne consiste pas à nier le lien entre psychologie et logique, mais plutôt à l'identifier clairement.

Il compare ces deux disciplines à des pays voisins, soulignant l'importance de comprendre leurs frontières communes pour établir une coopération efficace.

Il critique également la confusion terminologique qui a entravé le débat. Il rejoint Frege sur l'idée que le plus grand problème dans ce débat est le fait que les différents protagonistes ne s'entendent pas sur le sens des mots qu'ils utilisent. En somme, c'est une troisième voie qu'il propose : ni psychologue ni strictement antipsychologue, visant à mettre fin au débat en offrant une alternative sérieuse : la logique pure comme fondement des sciences, tout en reconnaissant la place légitime de la psychologie en tant que science. Cette position, qui peut sembler ambiguë à première vue, vise en réalité à dépasser l'opposition stérile entre psychologisme et antipsychologisme pour établir une compréhension plus nuancée et productive des relations entre logique et psychologie.

## CONCLUSION

Au sortir de notre analyse, nous pouvons dire qu'être antipsychologue, ce n'est pas forcément être contre la psychologie. Autrement dit, ce n'est pas nier la possibilité d'existence de la psychologie en tant que domaine de connaissance, en tant que science autonome. Être antipsychologue, c'est plutôt refuser la prétention de la psychologie à vouloir fonder toute la connaissance. C'est donc être contre un débordement de la psychologie au-delà de ses frontières naturelles pour empiéter sur le domaine des autres sciences. Être antipsychologue c'est respecter le propos kantien selon lequel, « c'est non pas élargir, mais défigurer les sciences que de laisser leurs limites empiéter les unes sur les autres (...) » (E. Kant, 2006, p. 74).

On peut d'ailleurs comparer l'antipsychologisme au criticisme kantien. Ce dernier est l'attitude adoptée face aux pouvoirs débordants de la raison. Être contre le débordement du pouvoir de la raison, ce n'est pas être contre la raison, mais plutôt lui délimiter un domaine dans lequel elle pourra s'épanouir sans risque de se fourvoyer. De la même manière, les antipsychologues, loin de freiner le développement de la psychologie, lui ont plutôt permis, par leur critique, de se revoir et de trouver le domaine précis dans lequel elle pourra agir. C'est-à-dire que les antipsychologues ont été eux-mêmes, ceux qui ont le plus rendu service aux psychologues. Ceux qui, sans savoir ce qu'est la psychologie, ont tenu au moins à la sauver de ce qu'elle n'est pas. Ils ont tenu à la séparer de la logique, à la séparer de la philosophie et de tout ce qui ne correspondait pas à son domaine d'action

On pourrait métaphoriquement dire que les critiques des antipsychologues s'apparentent à l'attitude d'un adulte qui voit un enfant se diriger vers le bord d'une route. Ne sachant pas exactement pourquoi cet enfant va dans cette direction, il sait pourtant qu'il y a un danger : l'enfant pourrait se faire renverser et ce serait une catastrophe aussi bien pour le conducteur, qui serait auteur d'un meurtre, que pour l'enfant, qui pourrait perdre la vie. Voyant cette catastrophe qui se pointe à l'horizon, l'adulte éloigne donc l'enfant, le détourne de la route pour que son attention soit portée ailleurs. Par cet acte, l'adulte a fait quelque chose de positif pour cet enfant. Il a été contre ce que l'enfant voulait faire, mais pas contre l'enfant en lui-même. Sans son intervention, la vie de l'enfant aurait pu prendre fin. De même, sans l'intervention des antipsychologues, la psychologie n'aurait sans doute pas connue la joie d'arpenter la « voie sûre de la science ».

### BIBLIOGRAPHIE

- DIAGNE MBENGUE R., 2004, *Introduction à la pensée de Gottlob Frege : qu'est-ce que penser ?* Dakar, PUD.
- EHRMANN R., 2015, « Kant, un psychologisme destinal », in: *Psychologie et Psychologisme*, M. Gyemant (dir.), Paris, Vrin.
- FREGE G., 1971, *Écrits logiques et philosophiques*, traduction et introduction de C. Imbert, Paris, Seuil.
- FREGE G., 1994, *Écrits posthumes*, traduits de l'allemand par Houraye Sinaceur, sous la direction de Philippe de Rouillhan et de Claudine Tiercelin, Nîmes, ed. Jacqueline Chambon,
- FREGE G., 1999, *Les fondements de l'arithmétique*, traduction et introduction de C. Imbert, Paris, Seuil.
- FREULER L., 1997, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, Paris, Vrin.
- GYEMANT M., 2015, *Psychologie et Psychologisme*, Paris, Vrin,
- HUSSERL E., 1990, *Recherches Logiques*, t.1, *Prolégomènes à la logique pure*, Préface à la première édition, Paris, PUF.
- KANT E., 1966, *Logique*, L. Guillermit (trad.), Paris, Vrin.
- KANT E., 2006, *Critique de la Raison Pure*, Traduction et présentation d'A. Renaut, 3<sup>ème</sup> édition corrigée, Paris, GF-Flammarion.
- LALANDE A., 1999, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF.

NICOLAS S., 2001, *Histoire de la psychologie*, Paris, Dunod.

NICOLAS S., MARCHAL A., ISEL F., « *La psychologie au XIXème siècle* », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2000/1 (n° 2), p. 57-103, Consulté le 23 août 2024, <https://www.cairn.info/revue-histoire-des-sciences-humaines-2000-1-page-57.htm&wt.src=pdf>